



PHILIPPE
DE LA
GENARDIERE

LA NUIT
DE L'ENCRIER



DIGRAPHE
FLAMMARION

334

LA NUIT
DE L'ENCRIER

802
43592
(23)

LA MONT
DE L'ANCIEN

PHILIPPE DE LA GENARDIÈRE

LA NUIT
DE L'ENCRIER

DIGRAPHE
FLAMMARION

DL-25-09-1981-26721

ISSN 0335-315X

LA NUIT
DE L'ENCRIER



ISBN 2-08-062517-9

© 1981, FLAMMARION, Paris

« C'est le rêve pur d'un Minuit,
en soi disparu, et dont la Clarté
reconnue, qui seule demeure au
sein de son accomplissement plongé
dans l'ombre, résume sa stérilité
sur la pâleur d'un livre ouvert
que présente la table ; page et
décor ordinaires de la Nuit, sinon
que subsiste encore le silence
d'une antique parole proférée par
lui, en lequel, revenu, ce Minuit
évoque son ombre finie et nulle
par ces mots : J'étais l'heure qui
doit me rendre pur. »

Mallarmé, *Igitur*.

... et de son ...
... et de son ...

Milwaukee, 1870.

La première heure

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

Son ombre.

A la première heure se penche sur le bois ciré, chaque fois sortant de l'avant-nuit noire au flanc chaud de l'amante dans la chambre profonde et vient là, de l'autre côté de la cloison, toutes portes fermées, s'assied sur la chaise de paille contre la table de bois rouge au feu d'une veilleuse orangée, chaque fois hâtant l'éveil dans le trou noir de la première heure, quand la pièce est froide et que son pas sur le parquet grince le mort avec les os qui craquent au fond de la tombe, et bientôt là, les coudes ont pris racine dans le bois comme la mousse dans la pierre, les mains portent la tête, une autre nuit commence au feu de la veilleuse orangée, chaque fois couchant les heures noires sur la table couchant son ombre sur la chaise tout contre la chambre profonde demeurée sombre, de l'autre côté de la cloison où sommeille l'amante la nue, et l'ombre prend corps, à la première heure froide comme le marbre fait la boule et se serre sur la chaise et quand le sang a

fait le tour se déroule, voici le corps penché comme une aile sur l'établi, sur le cahier grand ouvert au beau milieu de la table, se tient dans la nuit pleine comme l'ouïe des mondes quand la ville s'est refermée sur ses songes, la mer renfoncée dans sa conque, que ses rues grouillantes aussi foisonnantes que le chiendent sont branches mortes, que ses sables mouillés encoquillés ont couleur de béton au givre du matin sur les eaux, quand la ville a le sang d'un bois transi et la mer son rivage jonché d'algues calcinées, quand la ville s'est tuée, qu'il n'y a plus rien autour que cette chambre, de l'autre côté de la cloison avec l'amante la nue dans son drap blanc, cette table de bois ciré et lui sur sa chaise sortant de son sommeil, et il se tient là, l'œil obstiné, comme l'oiseau de nuit dans l'antre de son nid, le carreau ne blanchit pas, la peau fait sur le dos comme l'arc de l'aile qui se tend, se penche sur le grand cahier ouvert au songe de la nuit avec ses deux pans béants comme les paumes cloutées d'un christ en croix, chaque fois le retrouvant comme le livre indéfiniment repris qu'on a laissé la veille, à bout de force, quand les lignes se brouillaient dans les brumes du sommeil, que la tête doucement plongeait dans le val, à la couture des deux ailes sur la table comme d'une hirondelle, que la main avait tout juste la force d'y mettre le signet, et c'est ainsi qu'on l'imagine dans les siècles couché sur son papier ou comme une colonne sans chef, tombée de lui la tête sur la feuille, il est là collé sur son socle de nuit en nuit frottant la

page blanche et c'est une longue histoire qu'il ouvre avec le doigt, mais fait la boule dans le froid et serre les poings, dans la bouche serre les dents, sur la peau porte l'haleine encore de l'amante la brûlante, les empreintes à peine effacées d'une plante de pied sur les tissus froids de sa jambe et le croissant d'un ongle imprimé dans la nuit sur son dos, d'une autre nuit dans la chambre chaude avec les muscles saillants, les paumes larges ouvertes sur les reins de la nue et leurs voix dans le nid, mais se tient là et prend racine dans le bois de sa chaise avec dans la tête le souvenir vague d'une longue traversée quand le lit s'ouvrait sur des dunes à l'infini rebondies, plus vague encore ce souvenir d'une halte dans l'immensité, au buisson noir à la croisée de ses quatre membres nus et la mer soudain qui boit qui suce, et les sables chauds qui mouillent, se noient, mais la mer a glissé dans sa tête il est là sur le bois dur de la table la paille de la chaise quand la ville et la nue se sont tues, entre les quatre murs qui font digue contre la nuit enraciné comme le lierre sur le crépi comme l'ancre jetée en plein sommeil quand les rêves pourtant couraient sous le drap blanc — mais c'est une autre nuit dans un autre lieu, tout près de lui où sommeille l'amante sous le drap chaud qui sur la peau roule comme du sable entre les cuisses — et il aurait pu toucher aux ports les plus reculés, remonter tous les fils jusqu'aux demeures perdues et retrouver cet enfant qui regarde par le carreau la violence sourdre du monde et reconnaître cet enfant, et retoucher

le visage de la mère, le ventre de la mère, tous les rêves expiraient dans ce corps qui se dresse quitte son lit et quand sonnait la première heure en songe déjà préparait son réveil dans le trou noir, venait là de l'autre côté de la cloison, toutes portes fermées, s'asseyait sur la chaise de paille contre la table de bois rouge au feu d'une veilleuse orangée, en songe déjà faisait la boule et se serrait sur la chaise, soudain battant de l'œil et jetant son drap dans le trou noir au chevet de l'amante la nue, il était là grinçant le mort avec le pied sûr le parquet, grinçant les dents en amont de la feuille blanche sur la table de bois ciré, il est

là,
sur le bois dur de la table la paille de la chaise entre les quatre murs qui font digue contre la nuit, et il pousse comme le lierre sur son pied de bois aux heures noires, voici qu'il n'y a rien autour de lui qu'une gisante sous son drap blanc de l'autre côté de la cloison, qu'une ville morte derrière le carreau noir, voici qu'il est seul sur son établi, et la veine sur le front fait le mur, l'œil fait le tison mais les pieds baignent dans le givre, il fait froid sous la table entre les quatre pieds plantés dans les parquets mais la tête brûle, son crâne brûle sous le feu de la veilleuse orangée, qu'une chambre froide où il veille, qu'une table de bois rouge et

l'ombre
de sa peau blanche sur le livre ouvert au songe du jour à venir, du livre à venir comme une nuit qu'on coucherait sur le papier, et ce serait sur le

sable blanc le passage extraordinaire de nuages noirs qu'on verrait tout au loin s'étendre, et ce serait sur la feuille blanche une flaque qui court et s'ouvre, comme de l'encre renversée s'étirant mollement sur la page et la nuit sur les toits n'aurait plus son matin gris, et le temps incomparable aurait la luisance d'une peau noire, cette blancheur à force de noir, et le ciel et la terre auraient la couleur du Temps, blanc et noir, comme les soleils du grand Nord, voici qu'il a fait son trou dans le noir et fait la boule, plante la main sur le bois rouge comme la tête sur le tronc, c'est l'heure où la nuit ouvre la cuisse, la main s'est allongée sur la peau tout près de la toison, fait la morte dans la conque comme le lézard sur la pierre au midi sonnante chauffant, mais passe la tête ouvre la bouche et la nuit en ciseaux serre ses cuisses sur le cou, c'est l'heure où la nuit s'est allongée sur la ville doucement remuant les reins et il se tient là au creux de son ventre pointant la langue et retournant sa langue sur le muscle chaud, peut-être songeant aux longues promenades l'été dans les forêts de chênes quand le souffle manquait et qu'il s'étendait sur les fougères au pied de l'arbre centenaire, et tout en haut dans le soleil à peine voilé le tourbillon s'amorçait, toute la forêt jusqu'au ciel tournait dans les yeux ronds d'un enfant ébloui, c'est l'heure où la nuit dégage son buisson noir, il est venu dans le fourré avec sa langue écartant les branchages, quittant les soleils sur la nue entre ses draps et se dressant à la première heure, dans le trou noir, jusqu'à la

table de bois rouge, et c'est comme la voix du silence qui monte dans la bouche, sur les quatre murs en écho fait sa résonance tandis que le dos tend son arc sur le cahier ouvert au songe de la nuit, au songe du livre à venir comme une main qui bougerait la nuit sur la feuille et pousserait le silence, et dans le cerne creux sous la paume tiendrait son œil, et là soudain, mais vite trop vite, de la nuit sur le papier — c'est venu par la fenêtre comme le chat noir qui court, monte les quatre murs et grimpe sur le dos — de la nuit dans le dos, dans la bouche la main et sous la mine une flaque qui enfle, tombée de lui la tête sur la feuille et roule, et puis plus rien, de nouveau le silence de son ombre sur la feuille blanche, de nouveau son corps penché et le crâne qui émerge entre les cuisses de la nuit, de nouveau son arc sur le bois rouge, l'étau s'est desserré, il est là les pieds dans le givre, sous la table, les tempes qui brûlent au feu de la veilleuse orangée tandis que de l'autre côté de la cloison la nue fait la morte sous le drap blanc et il pousse comme le lierre sur son pied de bois, mais la nuque pèse, c'est une barre qui casse son dos et grimpe jusqu'aux yeux, rouges sont les yeux de l'arbre sur sa chaise comme des entailles dans la chair et ils tirent au-dehors, clapotent dans le bain noir sur la feuille blanche, rouges sont les taches sur le front pâle du veilleur et creusent des trous dans les murs, des yeux poussent dans la chambre froide au front des murs et le regardent rouler dans sa nuit noire, il a ouvert le crâne et c'est

comme s'il avait mille ans déjà, toute la terre saigne du Temps, saigne la nuit en long ruisseau rouge depuis les doigts de la ville et gicle dans l'œil, tombe, soudain noir sur la page, il pousse du noir dans les billes roussies, sur la face, il a des mains dans les yeux des couteaux dans les mains et plante les lames dans la feuille, tout proche, là, quelque chose qui coule mais se dissipe dans la nuit, de nouveau seul, il a jeté l'ancre sous les quatre pieds de l'établi mais dans la nuit les

chats courent sur les toits et leurs pattes sur le zinc font comme les ailes des mouettes sur la mer, et longent les gouttières dans leur ombre noire, soudain lents, ailés comme des fauves avec leurs deux soleils qui lézardent la nuit, et ils glissent sur le ventre de la ville aux quatre coins passent leurs fourrures entre les rides du sommeil comme de longs silences qui fusent dans le noir, et creusent le noir sans le moindre craquement, les chats rôdent sur les toits, au long des murs des trottoirs, et jettent des couacs quand ils se battent, c'est comme un pan de la nuit qu'on déchire au loin, comme le corps qu'on mutile, les chats sans bruit remuent la nuit et leurs deux comètes sur la page noire tracent des calligrammes, sur la page

blanche l'ombre se penche comme un palmier sur le sable mais c'est un rivage que la pluie a foncé ou que la mer sous la lune a bu, c'est une chambre froide

dans la nuit plantée d'une table d'une chaise, de son mur qui passe l'œil au-dehors, c'est une chambre plantée de son arbre qui trempe dans un bain d'encre, et dans la chambre une main blanche sur la page avec les ongles longs du mort en terre et qui poussent dans les caveaux longtemps après le dernier souffle, dans le froid, dans le noir, et bientôt sortent des planches, les morts ont les ongles longs sous la terre qui passent entre les joints entre les pierres, et percent la peau quand il les retourne contre la paume, c'est comme s'il tenait la nuit dans ses poings et il l'écraserait sur la feuille, ainsi de page en page comme un long poème noir qu'il allongerait sur l'établi tandis que dans son dos, sur l'autre rive, la nue rythmerait le sommeil, la nuit a fait son trou sur la terre pour y mettre le ciel, et il creuse la nuit sur le cahier noir ouvert au songe du livre à venir, au songe d'une nuit en chair et peut-être ouvre-t-il un battant sur le noir, ouvre-t-il ses yeux sur la nuit, peut-être la nuit ouvre-t-elle sa gorge, est-ce noir dans la gorge, ou rouge, est-ce dur est-ce mou, ça tourne dans la nuit dans le noir, il s'est insinué dans la nuit fait la boule dans le ventre, et c'est comme si le ciel avait roulé sur la terre, ou comme si la mer avait mouillé la terre, dans le ventre, ou comme si le ciel et la mer s'étaient accouplés et il tourne en boule sans tête sans pieds, avec deux crayons blancs aux yeux qui tracent dans la nuit les lignes des soleils passés des lunes perdues, au ventre, où il était de chair déjà, alors il glissait sur des sols sans pierres sans

maquis, alors la terre nourrie le portait dans sa conque comme l'eau qui gonfle l'outre et il baignait dans la boue chaude avec aux yeux sa lumière blanche rayant les tissus gorgés de la mère, et c'était comme un murmure soutenu, dans le ventre, la voix du cristal, mais tourne, tourne dans la nuit, des doigts lui ont poussé aux yeux, des cheveux aux pieds, la nuit s'est close sur son globe, le lèche, et la ville coule ses canaux dans la nuit, jette ses digues, la ville immerge tandis qu'il mouille, la feuille suce son encre lettre à lettre comme un alphabet noir qu'il déroule avec la main, mais la tête a pris son orbite, le dos tend son arc dans le ventre, mouille suinte la nuit sur le bout de sa langue qui lèche qui vrille et c'est comme la mer à l'infini qui presse et monte dans la bouche, il baigne dans l'huile et bouge pousse, cherche son jour au fond de la bulle, le sang tourne, frappe son crâne au marteau, sur le col, dans la nuit dans la glu une langue déjà écartait les lèvres une langue torsadait l'encre avec les faisceaux blancs du jour, et toute la force du fœtus à comprimer l'air, sa tête entre les lèvres et la lumière soudain comme un damier blanc qui frappe la peau et lui au cœur du monde avec ses yeux aveugles, il est tombé sur le sable blanc sur le givre, en deux trois battements ouvre l'œil, c'est comme trois coups de couteau au ventre voici que la lumière déplie son ciseau, et il crie, en deux trois battements rouvre l'œil et de nouveau là, au

collection
« DIGRAPHE »
(nouvelle série)
dirigée par
Jean Ristat

La collection Digraphe entend publier la littérature en train de se faire, sans souci académique des genres.

Le décor est simple : deux chambres contiguës, l'une avec sa table où quelqu'un écrit, l'autre avec son lit où quelqu'un dort.

Et peu à peu « la nuit remue » : sur la table tombe la tête de celui qui écrit tandis qu'un mort vient hanter le corps nu de celle qui dort. Sur les toits des chats se battent... et sous la main de l'écrivain, de l'enfance affleure. De l'horreur aussi. La nuit couche ses songes sur la page, la nuit lève les tombes et là, *en chair et en os*, voici nos peurs profondes en liberté.

Philippe de la Genardière a 32 ans. Son premier livre, *Battue*, a été publié en 1979 dans la collection Digraphe.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

